

faire à une autre lettre de Diderot encore plus dure, et qu'elle m'avoit empêché d'envoyer.

Ce jeudi.

« Madame Le Vasseur doit vous écrire, ma  
» bonne amie; je l'ai priée de vous dire sincère-  
» ment ce qu'elle pense. Pour la mettre bien à  
» son aise, je lui ai déclaré que je ne voulois  
» point voir sa lettre, et je vous prie de ne me  
» rien dire de ce qu'elle contient.

» Je n'enverrai pas ma lettre, puisque vous  
» vous y opposez; mais, me sentant très-griève-  
» ment offensé, il y auroit, à convenir que j'ai  
» tort, une bassesse et une fausseté que je ne  
» saurois me permettre. L'Évangile ordonne  
» bien à celui qui reçoit un soufflet, d'offrir  
» l'autre joue, mais non pas de demander par-  
» don. Vous souvenez-vous de cet homme de  
» la comédie, qui crie en donnant des coups de  
» bâton? Voilà le rôle du philosophe.

» Ne vous flattez pas de l'empêcher de venir  
» par le mauvais temps qu'il fait. La colère lui  
» donnera le temps et les forces que l'amitié lui  
» refuse; et ce sera la première fois de sa vie  
» qu'il sera venu le jour qu'il avoit promis.

» Il s'excédera pour venir me répéter de bou-  
» che les injures qu'il me dit dans ses lettres; je  
» ne les endurerai rien moins que patiemment.  
» Il s'en retournera être malade à Paris, et moi  
» je serai, selon l'usage, un homme fort odieux.  
» Que faire? Il faut souffrir.

» Mais n'admirez-vous pas la sagesse de cet  
» homme, qui vouloit me venir prendre à Saint-  
» Denis, en fiacre, y dîner, me ramener en fia-  
» cre (liasse A, n° 33), et à qui, huit jours  
» après (liasse A, n° 34), sa fortune ne permet  
» plus d'aller à l'Ermitage autrement qu'à pied?  
» Il n'est pas absolument impossible, pour par-  
» ler son langage, que ce soit là le ton de la  
» bonne foi: mais en ce cas, il faut qu'en huit  
» jours il soit arrivé d'étranges changements  
» dans sa fortune.

» Je prends part au chagrin que vous donne  
» la maladie de madame votre mère; mais vous  
» voyez que votre peine n'approche pas de la  
» mienne. On souffre moins encore à voir ma-  
» lades les personnes qu'on aime, qu'injustes  
» et cruelles.

» Adieu, ma bonne amie; voici la dernière  
» fois que je vous parlerai de cette malheureuse  
» affaire. Vous me parlez d'aller à Paris avec un  
» sang-froid qui me réjouiroit dans un autre  
» temps. »

J'écrivis à Diderot ce que j'avois fait au sujet  
de madame Le Vasseur, sur la proposition de  
madame d'Épinay elle-même; madame Le Vas-  
seur ayant choisi, comme on peut bien croire,  
de rester à l'Ermitage [où elle se portoit très-  
bien, où elle avoit toujours compagnie, et où  
elle vivoit très-agréablement], Diderot ne sa-  
chant plus de quoi me faire un crime, m'en fit

un de cette précaution de ma part, et ne laissa pas de m'en faire un autre de la continuation du séjour de madame Le Vasseur à l'Ermitage, quoique cette continuation fût de son très libre choix, et qu'il n'eût tenu et qu'il ne tint toujours qu'à elle de retourner vivre à Paris, avec les mêmes secours de ma part qu'elle avoit auprès de moi.

Voilà l'explication du premier reproche de la lettre de Diderot, n° 33. Celle du second est dans sa lettre n° 34. « *Le Lettré* (c'étoit un nom de plaisanterie donné par Grimm au fils de madame d'Épinay), le Lettré a dû vous écrire qu'il y avoit sur le rempart vingt pauvres qui mouroient de faim et de froid, et qui attendoient le liard que vous leur donniez. C'est un échantillon de notre petit babil... et si vous entendiez le reste, il vous réjouiroit comme cela. »

Voici ma réponse à ce terrible argument dont Diderot paroïsoit si fier.

« Je crois avoir répondu au *Lettré*, c'est-à-dire au fils d'un fermier général, que je ne plaignois pas les pauvres qu'il avoit aperçus sur le rempart attendant mon liard; qu'apparemment il les en avoit amplement dédommagés; que je l'établissois mon substitut; que les pauvres de Paris n'auroient pas à se plaindre de cet échange; mais que je ne trouveroïis pas aisément un aussi bon substitut

» pour ceux de Montmorency, qui en avoient beaucoup plus de besoin. Il y a ici un bon vieillard respectable, qui, après avoir passé sa vie à travailler, ne le pouvant plus, meurt de faim sur ses vieux jours. Ma conscience est plus contente des deux sous que je lui donne tous les lundis, que de cent liards que j'aurois distribués à tous les gueux du rempart. Vous êtes plaisants, vous autres philosophes, quand vous regardez les habitants des villes comme les seuls hommes auxquels vos devoirs vous lient. C'est à la campagne qu'on apprend à aimer et servir l'humanité; on n'apprend qu'à la mépriser dans les villes. »

Tels étoient les singuliers scrupules sur lesquels un homme d'esprit avoit l'imbécillité de me faire sérieusement un crime de mon éloignement de Paris, et prétendoit me prouver, par mon propre exemple, qu'on ne pouvoit vivre hors de la capitale sans être un méchant homme. Je ne comprends pas aujourd'hui comment j'eus la bêtise de lui répondre, et de me fâcher, au lieu de lui rire au nez pour toute réponse. Cependant les décisions de madame d'Épinay, et les clameurs de la coterie holbachique, avoient tellement fasciné les esprits en sa faveur, que je passois généralement pour avoir tort dans cette affaire, et que madame d'Houdetot elle-même, grande enthousiaste de Diderot, voulut que j'allasse le voir à Paris, et

que je fisse toutes les avances d'un raccommodement qui, tout sincère et entier qu'il fut de ma part, se trouva pourtant peu durable. L'argument victorieux sur mon cœur dont elle se servit, fut qu'en ce moment Diderot étoit malheureux. Outre l'orage excité contre l'*Encyclopédie*, il en essuyoit alors un très-violent contre sa pièce, que, malgré la petite histoire qu'il avoit mise à la tête, on l'accusoit d'avoir prise en entier de Goldoni. Diderot, plus sensible encore aux critiques que Voltaire, en étoit alors accablé. Madame de Grafigny avoit même eu la méchanceté de faire courir le bruit que j'avois rompu avec lui à cette occasion. Je trouvais qu'il y avoit de la justice et de la générosité de prouver publiquement le contraire, et j'allai passer deux jours non-seulement avec lui, mais chez lui. Ce fut, depuis mon établissement à l'Ermitage, mon second voyage à Paris. J'avois fait le premier pour courir au pauvre Gauffecourt, qui eut une attaque d'apoplexie dont il n'a jamais été bien remis, et durant laquelle je ne quittai pas son chevet qu'il ne fût hors d'affaire.

Diderot me reçut bien. Que l'embrassement d'un ami peut effacer de torts! Quel ressentiment peut rester dans le cœur après cela? Nous eûmes peu d'explications. Il n'en est pas besoin pour des invectives réciproques. Il n'y a qu'une chose à faire; savoir, de les oublier. Il n'y avoit point de procédés souterrains, du moins qui

fussent à ma connoissance: ce n'étoit pas comme avec madame d'Épinay. Il me montra le plan du *Père de famille*. Voilà, lui dis-je, la meilleure défense du *Fils naturel*. Gardez le silence; travaillez cette pièce avec soin, et puis jetez-la tout d'un coup au nez de vos ennemis pour toute réponse. Il le fit, et s'en trouva bien. Il y avoit près de six mois que je lui avois envoyé les deux premières parties de la *Julie*, pour m'en dire son avis. Il ne les avoit pas encore lues. Nous en lûmes un cahier ensemble. Il trouva tout cela *feuillu*, ce fut son terme, c'est-à-dire chargé de paroles et redondant. Je l'avois déjà bien senti moi-même; mais c'étoit le bavardage de la fièvre: je ne l'ai jamais pu corriger. Les dernières parties ne sont pas comme cela. La quatrième surtout et la sixième sont des chefs-d'œuvre de diction.

Le second jour de mon arrivée, il voulut absolument me mener souper chez M. d'Holbach. Nous étions loin de compte, car je voulois même rompre l'accord du manuscrit de chimie, dont je m'indignois d'avoir l'obligation à cet homme-là. Diderot l'emporta sur tout. Il me jura que M. d'Holbach m'aimoit de tout son cœur, qu'il falloit lui pardonner un ton qu'il prenoit avec tout le monde, et dont ses amis avoient plus à souffrir que personne. Il me représenta que refuser ce manuscrit, après l'avoir accepté deux ans auparavant, étoit un affront au donateur qu'il n'avoit pas mérité, et que ce

refus pourroit même être mésinterprété comme un secret reproche d'avoir attendu si long-temps d'en conclure le marché. Je vois d'Holbach tous les jours, ajouta-t-il ; je connois mieux que vous l'état de son âme. Si vous n'aviez pas lieu d'en être content, croyez-vous votre ami capable de vous conseiller une bassesse ? Bref, avec ma foiblesse ordinaire je me laissai subjugué, et nous allâmes souper chez le baron, qui me reçut à son ordinaire ; mais sa femme me reçut froidement, et presque malhonnêtement. Je ne reconnus plus cette aimable Caroline qui marquoit avoir pour moi tant de bienveillance, étant fille. J'avois cru sentir, dès long-temps auparavant, que depuis que Grimm fréquentoit la maison d'Aine, on ne m'y voyoit plus d'aussi bon œil.

Tandis que j'étois à Paris, Saint-Lambert y arriva de l'armée. Comme je n'en savois rien, je ne le vis qu'après mon retour en campagne, d'abord à la Chevrette, et ensuite à l'Ermitage, où il vint, avec madame d'Houdetot, me demander à dîner. On peut juger si je les reçus avec plaisir ! Mais j'en pris bien plus encore à voir leur bonne intelligence. Content de n'avoir pas troublé leur bonheur, j'en étois heureux moi-même ; et je puis jurer que, durant toute ma folle passion, mais surtout en ce moment, quand j'aurois pu lui ôter madame d'Houdetot, je ne l'aurois pas voulu faire, et je n'en aurois pas même été tenté. Je la trouvois si aimable

aimant Saint-Lambert, que j'imaginai à peine qu'elle eût pu l'être autant en m'aimant moi-même ; et, sans vouloir troubler leur union, tout ce que j'ai le plus véritablement désiré d'elle dans mon délire, étoit qu'elle se laissât aimer. Enfin, de quelque violente passion que j'aie brûlé pour elle, je trouvois aussi doux d'être le confident que l'objet de ses amours ; et je n'ai jamais un moment regardé son amant comme mon rival, mais toujours comme mon ami. On dira que ce n'étoit pas encore là vraiment de l'amour : soit ; mais c'étoit donc plus.

Pour Saint-Lambert, il se conduisit en honnête homme et judicieux : comme j'étois le seul coupable, je fus aussi le seul puni et même avec indulgence. Il me traita durement, mais amicalement, et je vis que j'avois perdu quelque chose dans son estime, mais rien dans son amitié. Je m'en consolai, sachant que l'une me seroit bien plus facile à recouvrer que l'autre, et qu'il étoit trop sensé pour confondre une foiblesse involontaire et passagère avec un vice de caractère. S'il y avoit de ma faute dans tout ce qui s'étoit passé, il y en avoit bien peu. Étoit-ce moi qui avois recherché sa maîtresse ? N'étoit-ce pas lui qui me l'avoit envoyée ? N'étoit-ce pas elle qui m'avoit cherché ? Pouvois-je éviter de la recevoir ? Que pouvois-je faire ? Eux seuls avoient fait le mal, et c'étoit moi qui l'avois souffert. A ma place, il en eût fait autant que moi, peut-être pis : car enfin,

quelque fidèle, quelque estimable que fût madame d'Houdetot, elle étoit femme ; il étoit absent ; les occasions étoient fréquentes, les tentations étoient vives, et il lui eût été bien difficile de se défendre toujours avec le même succès contre un homme plus entreprenant. C'étoit assurément beaucoup pour elle et pour moi, dans une pareille situation, d'avoir pu nous poser des limites que nous ne nous soyons jamais permis de passer.

Quoique je me rendisse au fond de mon cœur un témoignage assez honorable, tant d'apparences étoient contre moi, que l'invincible honte qui me domina toujours me donnoit devant lui tout l'air d'un coupable, et il en abusoit souvent pour m'humilier. Un seul trait peindra notre position réciproque. Je lui lisois, après le dîné, la lettre que j'avois écrite l'année précédente à Voltaire, et dont lui, Saint-Lambert, avoit entendu parler. Il s'endormit durant la lecture ; et moi, jadis si fier, aujourd'hui si sot, je n'osai jamais interrompre ma lecture, et continuai de lire tandis qu'il continuoit de ronfler. Telles étoient mes indignités, et telles étoient ses vengeances ; mais sa générosité ne lui permit jamais de les exercer qu'entre nous trois.

Quand il fut reparti, je trouvai madame d'Houdetot fort changée à mon égard. J'en fus surpris, comme si je n'avois pas dû m'y attendre ; j'en fus touché plus que je n'aurois dû

l'être, et cela me fit beaucoup de mal. Il sembloit que tout ce dont j'attendois ma guérison ne fit qu'enfoncer dans mon cœur davantage le trait qu'enfin j'ai plutôt brisé qu'arraché.

J'étois déterminé tout-à-fait à me vaincre et à ne rien épargner pour changer ma folle passion en une amitié pure et durable. J'avois fait pour cela les plus beaux projets du monde, pour l'exécution desquels j'avois besoin du concours de madame d'Houdetot. Quand je voulus lui parler, je la trouvai distraite, embarrassée ; je sentis qu'elle avoit cessé de se plaire avec moi ; et je vis clairement qu'il s'étoit passé quelque chose qu'elle ne vouloit pas me dire, et que je n'ai jamais su. Ce changement, dont il me fut impossible d'obtenir l'explication, me navra. Elle me redemanda ses lettres ; je les lui rendis toutes avec une fidélité dont elle me fit l'injure de douter un moment.

Ce doute fut encore un déchirement inattendu pour mon cœur, qu'elle devoit si bien connoître. Elle me rendit justice, mais ce ne fut pas sur-le-champ ; je compris que l'examen du paquet que je lui avois remis lui avoit fait sentir son tort ; je vis même qu'elle se le reprochoit, et cela me fit regagner quelque chose. Elle ne pouvoit retirer ses lettres sans me rendre les miennes. Elle me dit qu'elle les avoit brûlées ; j'en osai douter à mon tour, et j'avoue que j'en doute encore. Non, l'on ne met point

au feu de pareilles lettres. On a trouvé brûlantes celles de la Julie. Eh dieu ! qu'auroit-on dit de celles-là ? Non , non , jamais celle qui peut inspirer une pareille passion n'aura le courage d'en brûler les preuves ; cela n'est pas possible. Mais je ne crains pas non plus qu'elle en ait abusé ; elle n'en est pas capable , et d'ailleurs j'y avois mis bon ordre. La sottise mais vive crainte d'être persiflé m'avoit fait commencer cette correspondance sur un ton qui mit mes lettres à l'abri des communications. Je portai jusqu'à la tutoyer la familiarité que j'y pris dans mon ivresse : mais quel tutoiement ! elle n'en devoit sûrement pas être offensée. Cependant elle s'en plaignit plusieurs fois assez vivement , mais sans succès : ses plaintes ne faisoient que réveiller ma défiance ; et d'ailleurs je ne pouvois me résoudre à rétrograder. Si ces lettres sont encore en être , et qu'un jour elles soient vues , on connoîtra comment j'ai aimé.

La douleur que me causa le refroidissement de madame d'Houdetot , et la certitude de ne l'avoir pas mérité , me firent prendre le singulier parti de m'en plaindre à Saint-Lambert même. En attendant l'effet de la lettre que je lui écrivis à ce sujet , je me jetai dans les distractions que j'aurois dû chercher plus tôt. Il y eut des fêtes à la Chevette pour lesquelles je fis de la musique. Le plaisir de me faire honneur auprès de madame d'Houdetot d'un talent qu'elle

aimoit excita ma verve , et un autre objet contribuoit encore à l'animer ; savoir , le désir de montrer que l'auteur du *Devin du village* savoit la musique ; car je m'apercevois depuis longtemps que quelqu'un travailloit en secret à rendre cela douteux , du moins quant à la composition. Mon début à Paris , les épreuves où j'y avois été mis à diverses fois , tant chez M. Dupin que chez M. de La Poplinière ; quantité de musique que j'y avois composée pendant quatorze ans au milieu des plus célèbres artistes , et sous leurs yeux ; enfin l'opéra des *Muses galantes* ; celui même du *Devin du village* , un motet que j'avois fait pour mademoiselle Fel , et qu'elle avoit chanté au concert spirituel ; tant de conférences que j'avois eues sur ce bel art avec les plus grands maîtres : tout sembloit devoir prévenir ou dissiper un pareil doute. Il existoit cependant , même à la Chevette ; et je voyois que M. d'Épinay n'en étoit pas exempt. Sans paroître m'apercevoir de cela , je me chargeai de lui composer un motet pour la dédicace de la chapelle de la Chevette , et je le priai de me fournir des paroles de son choix. Il chargea de Linant , le gouverneur de son fils , de les faire. De Linant arrangea des paroles convenables au sujet ; et , huit jours après qu'elles m'eurent été données , le motet fut achevé. Pour cette fois , le dépit fut mon Apollon , et jamais musique plus étoffée ne sortit de mes mains. Les paroles commencent par ces mots : *Ecce*

*sedes tonantis* (1). La pompe du début répond aux paroles, et toute la suite du motet est d'une beauté de chant qui frappa tout le monde. J'avois travaillé en grand orchestre. D'Épinay rassembla les meilleurs symphonistes. Madame Bruna, chanteuse italienne, chanta le motet, et fut très-bien accompagnée. Le motet eut un si grand succès, qu'on l'a donné dans la suite au concert spirituel, où, malgré les sourdes cabales et l'indigne exécution, il a eu deux fois les mêmes applaudissements. Je donnai pour la fête de M. d'Épinay l'idée d'une espèce de pièce, moitié drame, moitié pantomime, que madame d'Épinay composa, et dont je fis encore la musique. Grimm, en arrivant, entendit parler de mes succès harmoniques; une heure après, on n'en parla plus: mais du moins on ne mit plus en question, que je sache, si je savois la composition.

A peine Grimm fut-il à la Chevette, où déjà je ne me plaisois pas trop, qu'il acheva de me la rendre insupportable par des airs tels que je ne vis jamais à personne, et dont je n'avois pas même l'idée. La veille de son arrivée, on me

(1) J'ai appris depuis, que ces paroles étoient de Santeuil, et que M. de Linant se les étoit doucement appropriées.

(Cette note n'est point dans le manuscrit autographe.)

délogea de la chambre de faveur que j'occupois, contiguë à celle de madame d'Épinay; on la prépara pour M. Grimm, et on m'en donna une autre plus éloignée. Voilà, dis-je en riant à madame d'Épinay, comment les nouveaux venus déplacent les anciens. Elle parut embarrassée. J'en compris mieux la raison dès le même soir, en apprenant qu'il y avoit entre sa chambre et celle que j'avois quittée une porte masquée de communication, qu'elle avoit jugé inutile de me montrer. Son commerce avec Grimm n'étoit ignoré de personne, ni chez elle, ni dans le public, pas même de son mari: cependant, loin d'en convenir avec moi, confident de secrets qui lui importoit beaucoup davantage, et dont elle étoit bien sûre, elle s'en défendit toujours très-fortement. Je compris que cette réserve venoit de Grimm, qui, dépositaire de tous mes secrets, ne vouloit pas que je le fusse d'aucun des siens.

Quelque prévention que mes anciens sentiments qui n'étoient pas éteints, et le mérite réel de cet homme-là, me donnassent en sa faveur, elle ne put tenir contre les soins qu'il prit pour la détruire. Son abord fut celui du comte de Tuffière; à peine daigna-t-il me rendre le salut; il ne m'adressa pas une seule fois la parole, et me corrigea bientôt de la lui adresser, en ne me répondant point du tout. Il passoit partout le premier, prenoit partout la première place, sans jamais faire aucune attention à moi. Passe

pour cela, s'il n'y eût pas mis une affectation choquante : mais on en jugera par un seul trait pris entre mille. Un soir madame d'Épinay se trouvant un peu incommodée, dit qu'on lui portât un morceau dans sa chambre, et monta pour souper au coin de son feu. Elle me proposa de monter avec elle ; je le fis. Grimm vint ensuite. La petite table étoit déjà mise ; il n'y avoit que deux couverts. On sert ; madame d'Épinay prend sa place à l'un des coins du feu. M. Grimm prend un fauteuil, s'établit à l'autre coin, tire la petite table entre eux deux, déplie sa serviette, et se met en devoir de manger sans me dire un seul mot. Madame d'Épinay rougit, et, pour l'engager à réparer sa grossièreté, m'offre sa propre place. Il ne dit rien, ne me regarda pas. Ne pouvant approcher du feu, je pris le parti de me promener par la chambre, en attendant qu'on m'apportât un couvert. Enfin il me laissa souper au bout de la table, loin du feu, sans me faire la moindre honnêteté, à moi incommodé, son aîné, son ancien dans la maison, qui l'y avois introduit, et à qui même, comme favori de la dame, il eût dû faire les honneurs. Toutes ses manières avec moi répondoient fort bien à cet échantillon. Il ne me traitoit pas précisément comme son inférieur, il me regardoit comme nul. J'avois peine à reconnoître là l'ancien petit cuistre qui, chez le prince de Saxe-Gotha, se tenoit honoré de mes regards. J'en avois encore plus à concilier ce profond silence

et cette morgue insultante avec la tendre amitié qu'il se vançoit d'avoir pour moi, près de ceux qu'il savoit en avoir eux-mêmes. Il est vrai qu'il ne la témoignoit guère que pour me plaindre de ma fortune, dont je ne me plaignois point, pour compatir à mon triste sort, dont j'étois content, et pour se lamenter amèrement de me voir refuser durement aux soins bienfaisants qu'il disoit vouloir me rendre. C'étoit avec cet art qu'il faisoit admirer sa tendre générosité, blâmer mon ingrate misanthropie, et qu'il accoutumoit insensiblement tout le monde à n'imaginer entre un protecteur tel que lui et un malheureux tel que moi que des liaisons de bienfaits d'une part et d'obligations de l'autre, sans y supposer, même dans les possibles, une amitié d'égal à égal. Pour moi, j'ai cherché vainement en quoi je pouvois être obligé à ce nouveau patron. Je lui avois prêté de l'argent, il ne m'en prêta jamais ; je l'avois gardé dans sa maladie, à peine me venoit-il voir dans les miennes ; je lui avois donné tous mes amis, il ne m'en donna jamais aucun ; je l'avois prôné de tout mon pouvoir.... s'il m'a prôné, c'est moins publiquement, et d'une autre manière. Jamais il ne m'a rendu ni même offert aucun service d'aucune espèce. Comment étoit-il mon Mécène ? comment étois-je son protégé ? Cela me passoit, et me passe encore.

Il est vrai que du plus au moins il étoit arrogant avec tout le monde, mais avec personne



aussi brutalement qu'avec moi. Je me souviens qu'une fois Saint-Lambert faillit à lui jeter son assiette à la tête sur une espèce de démenti qu'il osa lui donner en pleine table, en lui disant grossièrement, *Cela n'est pas vrai*. A son ton, naturellement tranchant, il ajouta la suffisance d'un parvenu, et devint même ridicule à force d'être impertinent. Le commerce des grands l'avoit séduit au point de se donner à lui-même des airs qu'on ne voit qu'aux moins sensés d'entre eux. Il n'appeloit jamais son laquais que par *Eh!* comme si, sur le nombre de ses gens, monseigneur n'eût pas su lequel étoit de garde. Quand il lui donnoit des commissions, il lui jetoit l'argent par terre au lieu de le lui donner dans la main. Enfin, oubliant tout-à-fait qu'il étoit homme, il le traitoit avec un mépris si choquant, avec un dédain si dur en toute chose, que ce pauvre garçon, qui étoit un fort bon sujet, que madame d'Épinay lui avoit donné, quitta son service, sans autre grief que l'impossibilité d'endurer de pareils traitements : c'étoit le *La Fleur* de ce nouveau *Glorieux*.

Aussi fat qu'il étoit vain, avec ses gros yeux troubles et sa figure dégingandée, il avoit des prétentions près des femmes; et, depuis sa comédie avec mademoiselle Fel, il passoit auprès de plusieurs d'entre elles pour un homme à grands sentiments. Cela l'avoit mis à la mode, et lui avoit donné du goût pour la propreté de femme. Il se mit à faire le beau : sa toilette devint une

grande affaire. Tout le monde sut qu'il mettoit du blanc; et moi, qui n'en croyois rien, je commençai de le croire, non-seulement par l'embellissement de son teint, et pour avoir trouvé des tasses de blanc sur sa toilette, mais sur ce qu'entrant un matin dans sa chambre, je le trouvai brossant ses ongles avec une petite vergette faite exprès; ouvrage qu'il continua fièrement devant moi. Je jugeai qu'un homme qui passe deux heures tous les matins à brosser ses ongles peut bien passer quelques instants à remplir de blanc les creux de sa peau. Le bon-homme Gauffecourt, qui n'étoit pas sac à diable, l'avoit assez plaisamment surnommé *Tyran-le-Blanc*.

Tout cela n'étoit que des ridicules, mais les plus antipathiques à mon caractère. Ils achevèrent de me rendre suspect le sien. J'eus peine à croire qu'un homme à qui la tête tournoit de cette force pût conserver un cœur bien placé. Il ne s'étoit piqué de rien tant que de sensibilité d'âme et d'énergie de sentiment. Comment cela s'accordoit-il avec des défauts qui sont propres aux petites âmes? Comment les vifs et continuel élan que fait hors de lui-même un cœur sensible peuvent-ils le laisser s'occuper sans cesse de tant de petits soins pour sa petite personne? Eh, mon dieu! celui qui se sent embraser de ce feu céleste cherche à l'exhaler, et veut montrer le dedans. Il voudroit mettre son cœur sur son visage; il n'imaginera jamais d'autre fard.

Je me rappelai le sommaire de sa morale,

que madame d'Épinay m'avoit dit, et qu'elle avoit adopté. Ce sommaire consistoit en un seul article; savoir, que l'unique devoir de l'homme est de suivre les penchans de son cœur. Cette morale, quand je l'appris, me donna terriblement à penser, quoique je ne la prisse alors que pour un jeu d'esprit. Mais je vis bientôt que ce principe étoit réellement la règle de sa conduite, et je n'en eus que trop dans la suite la preuve à mes dépens. C'est la doctrine intérieure dont Diderot m'a tant parlé, mais qu'il ne m'a jamais expliquée.

Je me rappelai les fréquents avis qu'on m'avoit donnés, il y avoit plusieurs années, que cet homme étoit faux, qu'il jouoit le sentiment, et surtout qu'il ne m'aimoit pas. Je me ressouvins de plusieurs petites anecdotes que m'avoient là dessus racontés M. de Francueil et madame de Chenonceaux, qui ne l'estimoient ni l'un ni l'autre, et qui tous deux devoient le connoître, puisque madame de Chenonceaux étoit fille de madame de Rochechouart, intime amie du feu comte de Frièse, et que M. de Francueil, très-lié alors avec le vicomte de Polignac, avoit beaucoup vécu au Palais-Royal, précisément quand Grimm commençoit à s'y introduire. Tout Paris fut instruit de son désespoir après la mort du comte de Frièse. Il s'agissoit de soutenir la réputation qu'il s'étoit donnée par son histoire de *Carpe pâmée*, après les rigueurs de mademoiselle Fel, et dont j'au-

rois vu la forfanterie mieux que personne, si j'eusse alors été moins aveuglé. Il fallut l'entraîner à l'hôtel de Castries, où il joua dignement son rôle, livré à la plus mortelle affliction. Là, tous les matins, il alloit dans le jardin pleurer à son aise, tenant sur ses yeux son mouchoir baigné de larmes, tant qu'il étoit en vue de l'hôtel; mais, au détour d'une certaine allée, des gens auxquels il ne songeoit pas le virent mettre à l'instant le mouchoir dans sa poche, et tirer un livre. Cette observation, qu'on répéta, fut bientôt publique dans tout Paris, et presque aussitôt oubliée. Je l'avois oubliée moi-même: un fait qui me regardoit servit à me la rappeler. J'étois à l'extrémité dans mon lit, rue de Grenelle: il étoit à la campagne. Il vint un matin me voir, tout essoufflé, disant qu'il venoit d'arriver à l'instant même. Je sus un moment après qu'il étoit arrivé de la veille, et qu'on l'avoit vu au spectacle le même jour.

Il me revint mille faits de cette espèce; mais une observation que je sus surpris de faire si tard me frappa plus que tout cela. J'avois donné à Grimm tous mes amis sans exception; ils étoient tous devenus les siens. Je pouvois si peu me séparer de lui, que je n'aurois pas voulu me conserver l'entrée d'une maison où il ne l'auroit pas eue. Il n'y eut que madame de Créqui qui refusa de l'admettre, et qu'aussi je cessai presque de voir depuis ce temps-là.

Grimm, de son côté, se fit plusieurs amis, tant de son estoc que de celui du comte de Frièse. De tous ces amis-là, jamais un seul n'est devenu le mien : jamais il ne m'a dit un mot pour m'engager de faire au moins leur connoissance; et de tous ceux que j'ai quelquefois rencontrés chez lui, jamais un seul ne m'a marqué la moindre bienveillance, pas même le comte de Frièse, chez lequel il demuroit, et avec lequel il m'eût par conséquent été très-agréable de former quelque liaison; ni le comte de Schomberg son parent, avec lequel Grimm étoit encore plus familier.

Voici plus, mes propres amis dont je fis les siens, et qui tous m'étoient tendrement attachés avant cette connoissance, changèrent sensiblement pour moi quand elle fut faite. Il ne m'a jamais donné aucun des siens; je lui ai donné tous les miens, et il a fini par me les tous ôter. Si ce sont là des effets de l'amitié, quels seront donc ceux de la haine?

Diderot même, au commencement, m'avertit plusieurs fois que Grimm, à qui je donnois tant de confiance, n'étoit pas mon ami. Dans la suite il changea de langage, mais ce fut quand lui-même eut cessé d'être le mien.

La manière dont j'avois disposé de mes enfans n'avoit besoin du concours de personne. J'en instruisis cependant mes amis, uniquement pour les en instruire, pour ne pas paroître à leurs yeux meilleur que je n'étois. Ces

amis étoient au nombre de trois : Diderot, Grimm, madame d'Épinay. Duclos, le plus digne de ma confiance, fut le seul à qui je ne la fis pas. Il la sut cependant; par qui? Je l'ignore. Mais il n'est guère probable que cette infidélité soit venue de madame d'Épinay, qui savoit qu'en l'imitant, si j'en eusse été capable, je pouvois m'en venger cruellement. Restent Grimm et Diderot, alors si unis en tant de choses, surtout contre moi, qu'il est plus que probable que ce crime leur fut commun. Je parierois que Duclos, à qui je n'ai pas dit mon secret, et qui par conséquent en étoit le maître, est le seul qui me l'ait gardé.

Grimm et Diderot, dans leur projet de m'ôter les gouverneuses, avoient fait effort pour le faire entrer dans leurs vues : il s'y refusa toujours avec dédain. Ce ne fut que dans la suite que j'appris de lui tout ce qui s'étoit passé entre eux à cet égard; mais j'en appris dès lors assez par Thérèse pour voir qu'il y avoit à tout cela quelque dessein secret, et qu'on vouloit disposer de moi, sinon contre mon gré, du moins à mon insu [ *ou bien qu'on vouloit faire servir ces deux personnes d'instrument à quelque dessein caché.* ] Tout cela n'étoit pas assurément de la droiture. L'opposition de Duclos le prouvoit sans réplique. Jugera qui voudra que c'étoit de l'amitié.

Cette prétendue amitié m'étoit aussi fatale au dedans qu'au dehors. Les longs et fréquents

entretiens avec madame Le Vasseur depuis plusieurs années avoient changé sensiblement cette femme à mon égard ; et ce changement ne m'étoit assurément pas favorable. De quoi traitoient-ils donc dans ces singuliers tête-à-tête ? Pourquoi ce profond mystère ? La conversation de cette vieille femme étoit-elle donc assez agréable pour la prendre ainsi en bonne fortune , et assez importante pour en faire un si grand secret ? Depuis trois ou quatre ans que ces colloques duroient , ils m'avoient paru risibles : en y repensant alors , je commençai de m'en étonner. Cet étonnement eût été jusqu'à l'inquiétude , si j'avois su dès lors ce que cette femme me préparoit.

Malgré le prétendu zèle pour moi dont Grimm se targuoit au dehors , et difficile à concilier avec le ton qu'il prenoit vis-à-vis de moi-même , il ne me revenoit rien de lui d'aucun côté qui fût à mon avantage ; et la commisération qu'il affectoit d'avoir pour moi tendoit bien moins à me servir qu'à m'avilir. Il m'ôtoit même , autant qu'il étoit en lui , la ressource du métier que je m'étois choisi , en me décriant comme un mauvais copiste ; et je conviens qu'il disoit en cela la vérité ; mais ce n'étoit pas à lui de la dire. Il prouvoit que ce n'étoit pas plaisanterie , en se servant d'un autre copiste , et en ne me laissant aucune des pratiques qu'il pouvoit m'ôter. On eût dit que son projet étoit de me faire dépendre de lui et de son crédit pour ma subsistance , et

d'en tarir la source jusqu'à ce que j'en fusse réduit là.

Tout cela résumé , ma raison fit taire enfin mon ancien attachement qui parloit encore. Je jugeai son caractère au moins très-suspect ; et quant à son amitié , je la décidai fausse. Puis , résolu de ne le plus voir , j'en avertis madame d'Épinay , appuyant ma résolution de plusieurs faits sans réplique , mais que j'ai maintenant oubliés.

Elle combattit fortement ma résolution sans savoir trop qu'opposer à mes raisons. Elle ne s'étoit pas concertée encore avec lui ; mais le lendemain , au lieu de s'expliquer verbalement avec moi , elle me remit une lettre très-adroite , qu'ils avoient minutée ensemble , et par laquelle , sans entrer dans aucun détail des faits , elle le justifioit par son caractère naturellement concentré ; et , me faisant un crime de l'avoir soupçonné de perfidie envers son ami , m'exhortoit à me raccommoier avec lui. Cette lettre , qu'on trouvera dans la liasse A , n° 48 , m'ébranla. Dans une conversation que nous eûmes ensuite , et où je la trouvai mieux préparée qu'elle n'étoit la première fois , j'achevai de me laisser vaincre : j'en vins à croire que je pouvois avoir mal jugé , et qu'en ce cas j'avois réellement envers un ami des torts graves que je devois réparer.

Bref , comme j'avois déjà fait plusieurs fois avec Diderot , avec le baron d'Holbach , moitié gré , moitié foiblesse , je fis toutes les avances

que j'avois droit d'exiger ; j'allai chez Grimm , comme un autre George Dandin , lui faire excuse des offenses qu'il m'avoit faites ; toujours dans cette fausse persuasion qui m'a fait faire en ma vie mille bassesses auprès de mes feints amis , qu'il n'y a point de haine qu'on ne désarme à force de douceur et de bons procédés ; au lieu qu'au contraire la haine des méchants ne fait que s'animer davantage par l'impossibilité de trouver sur quoi la fonder ; et le sentiment de leur propre injustice n'est qu'un grief de plus contre celui qui en est l'objet. J'ai , sans sortir de ma propre histoire , une preuve bien forte de cette maxime dans Grimm et Tronchin , devenus mes deux plus implacables ennemis par goût , par plaisir , par fantaisie , sans pouvoir alléguer aucun tort d'aucune espèce que j'aie eu jamais avec aucun des deux (1) , et dont la rage s'accroit de jour en jour comme celle des tigres par la facilité qu'ils trouvent à l'assouvir.

Je m'attendois que , confus de ma condescen-

---

(1) Je n'ai donné dans la suite au dernier le surnom de *jongleur* , que long-temps après son inimitié déclarée , et les sanglantes persécutions qu'il m'a suscitées à Genève et ailleurs. J'ai même bientôt supprimé ce nom quand je me suis vu tout-à-fait sa victime. Les basses vengeances sont indignes de mon cœur , et la haine n'y prend jamais pied.

{ Cette note n'est point dans le manuscrit autographe. }

dance et de mes avances , Grimm me recevoit les bras ouverts avec la plus belle amitié. Il me reçut en empereur romain , avec une morgue que je n'avois jamais vue à personne. Je n'étois point du tout préparé à cet accueil. Quand , dans l'embarras d'un rôle si peu fait pour moi , j'eus rempli en peu de mots et d'un air timide l'objet qui m'amenoit près de lui , avant de me recevoir en grâce , il prononça avec beaucoup de majesté une longue harangue qu'il avoit préparée , et qui contenoit la nombreuse énumération de ses rares vertus , et surtout dans l'amitié. Il appuya long-temps sur une chose qui d'abord me frappa beaucoup ; c'est qu'on lui voyoit toujours conserver les mêmes amis. Tandis qu'il parloit , je me disois tout bas qu'il seroit bien cruel pour moi de faire seule exception à cette règle. Il y revint si souvent et avec tant d'affectation , qu'il me fit penser enfin que , s'il ne suivoit en cela que les sentiments de son cœur , il seroit moins frappé de cette maxime , et qu'il s'en faisoit un art utile à ses vues dans les moyens de parvenir. [ Jusque alors j'avois été dans le même cas , j'avois conservé toujours tous mes amis depuis ma plus tendre enfance , je n'en avois pas perdu un seul , si ce n'est par la mort , et cependant je n'en avois pas fait jusque alors la réflexion ; ce n'étoit pas une maxime que je me fusse prescrite. Puisque c'étoit un avantage alors commun à l'un et à l'autre , pourquoi donc s'en targuoit-il par préférence , si ce n'est qu'il son-

geoit d'avance à me l'ôter ?] Il s'attacha ensuite à m'humilier par les preuves de la préférence que nos amis communs lui donnoient sur moi. Je connoissois aussi-bien que lui cette préférence ; la question étoit de savoir à quel titre il l'avoit obtenue, si c'étoit à force de mérite ou d'adresse, en s'élevant lui-même ou en cherchant à me rabaisser. Enfin, quand il eut mis à son gré entre lui et moi toute la distance qui pouvoit donner du prix à la grâce qu'il m'alloit faire, il m'accorda le baiser de paix dans un léger embrassement qui ressembloit à l'accolade que le roi donne aux nouveaux chevaliers. Je tombois des nues, j'étois ébahi, je ne savois que dire, je ne trouvois pas un mot. Toute cette scène eut l'air de la réprimande qu'un précepteur fait à son disciple en lui faisant grâce du fouet. Je n'y pense jamais sans sentir combien sont trompeurs les jugemens fondés sur l'apparence auxquels le vulgaire donne tant de poids, et combien souvent l'audace et la fierté sont du côté du coupable, la honte et l'embarras du côté de l'innocent.

Nous étions réconciliés ; c'étoit toujours un soulagement pour mon cœur, que toute quelle jette dans des angoisses mortelles. On se doute bien qu'une pareille réconciliation ne changea pas ses manières ; elle m'ôta seulement le droit de m'en plaindre. Aussi pris-je le parti d'endurer tout et de ne dire plus rien.

Tant de chagrins coup sur coup me jetèrent

dans un accablement qui ne me laissoit guère la force de reprendre l'empire de moi-même. Sans réponse de Saint-Lambert, négligé de madame d'Houdetot, n'osant plus m'ouvrir à personne, je commençai de craindre qu'en faisant de l'amitié l'idole de mon cœur je n'eusse employé ma vie à sacrifier à des chimères. Épreuve faite, il ne restoit de toutes mes liaisons que deux hommes qui eussent conservé toute mon estime et à qui mon cœur pût donner sa confiance : Duclos, que depuis ma retraite à l'Ermitage j'avois perdu de vue, et Saint-Lambert. Je crus ne pouvoir bien réparer mes torts envers ce dernier qu'en lui déchargeant mon cœur sans réserve, et je résolus de lui faire pleinement mes confessions en tout ce qui ne compromettoit pas sa maîtresse. Je ne doute pas que ce choix ne fût encore un piège de ma passion, pour me tenir plus rapproché d'elle ; mais il est certain que je me serois jeté dans les bras de son amant sans réserve, que je me serois mis pleinement sous sa conduite, et que j'aurois poussé la franchise aussi loin qu'elle pouvoit aller. J'étois prêt à lui écrire une seconde lettre à laquelle j'étois sûr qu'il auroit répondu, quand j'appris la triste cause de son silence sur la première. Il n'avoit pu soutenir jusqu'au bout les fatigues de cette campagne. Madame d'Épinay m'apprit qu'il venoit d'avoir une attaque de paralysie ; et madame d'Houdetot, que son affliction finit par rendre malade

elle-même, et qui fut hors d'état de m'écrire sur-le-champ, me marqua deux ou trois jours après, de Paris où elle étoit alors, qu'il se faisoit porter à Aix-la-Chapelle pour y prendre les bains. Je ne dis pas que cette triste nouvelle m'affligea comme elle; mais je doute que le serrement de cœur qu'elle me donna fût moins pénible que sa douleur et ses larmes. Le chagrin de le savoir dans cet état, augmenté par la crainte que l'inquiétude n'eût contribué à l'y mettre, me toucha plus que tout ce qui m'étoit arrivé jusque alors, et je sentis cruellement qu'il me manquoit dans ma propre estime la force dont j'avois besoin pour supporter tant de déplaisir. Heureusement ce généreux ami ne me laissa pas long-temps dans cet accablement; il ne m'oublia pas, malgré son attaque, et je ne tardai pas d'apprendre par lui-même que j'avois trop mal jugé de ses sentiments et de son état. Mais il est temps d'en venir à la grande révolution de ma destinée, à la catastrophe qui a partagé ma vie en deux parties si différentes, et qui d'une bien légère cause a tiré de si terribles effets.

Un jour que je ne songeois à rien moins, madame d'Épinay m'envoya chercher. En entrant, j'aperçus dans ses yeux et dans toute sa contenance un air de trouble dont je fus d'autant plus frappé, que cet air ne lui étoit point ordinaire, personne au monde ne sachant mieux qu'elle gouverner son visage et ses mouvements. Mon

ami, me dit-elle, je pars pour Genève; ma poitrine est en mauvais état, ma santé se délabre au point que, toute chose cessante, il faut que j'aille voir et consulter Tronchin. Cette résolution, si brusquement prise, et à l'entrée de la mauvaise saison, m'étonna d'autant plus que je l'avois quittée trente-six heures auparavant sans qu'il en fût question. Je lui demandai qui elle emmeneroit avec elle. Elle me dit qu'elle emmeneroit son fils avec M. de Linant; et puis elle ajouta négligemment: Et vous, mon ours, ne viendrez-vous pas aussi? Comme je ne crus pas qu'elle parlât sérieusement, sachant que, dans la saison où nous entrions, j'étois à peine en état de sortir de ma chambre, je plaisantai sur l'utilité du cortège d'un malade pour un autre malade: elle parut elle-même n'en avoir pas fait tout de bon la proposition, et il n'en fut plus question. Nous ne parlâmes plus que des préparatifs de son voyage dont elle s'occupoit avec beaucoup de vivacité, étant résolue à partir dans quinze jours.

Je n'avois pas besoin de beaucoup de pénétration pour voir qu'il y avoit à ce voyage un motif secret qu'on me taisoit. Ce secret, qui n'en étoit un dans toute la maison que pour moi, fut découvert dès le lendemain par Thérèse, à qui Teissier, le maître d'hôtel, qui le savoit de la femme-de-chambre, le révéla. Quoique je ne doive pas ce secret à madame d'Épinay, puisque je ne le tiens pas d'elle, il